

MARIA LUNA

Les larmes de l'espoir



IS EDITION

MARIA LUNA

Les larmes de l'espoir

© 2013 - IS Edition
Marseille Innovation. 37 rue Guibal
13003 MARSEILLE

www.is-edition.com

Couverture : UP Communication / IS Edition
Avec la participation de Alexa Pelissier

Direction d'ouvrage : Harald Bénoliel – IS Edition

**Retrouvez toutes nos actualités
sur Facebook et Twitter :**

www.facebook.com/isedition

[www.twitter.com/IS Edition](http://www.twitter.com/IS_Edition)

Prologue

Le cœur battant, je tournai dans la petite ruelle qui conduisait chez elle. En descendant de la voiture, je vérifiai que je l'avais bien pris. Sentant quelque chose de dur sous ma veste, un soulagement mêlé d'une légère excitation m'envahirent. En évitant de réfléchir, je me dirigeai d'un pas rapide vers la maison qui surplombait l'avenue.

« Belle baraque ! », pensais-je en grimant prestement le sentier parsemé de petits cailloux qui serpentait jusqu'à l'entrée. J'utilisai l'anneau situé au milieu de la porte en chêne massif pour indiquer ma venue. Celle-ci ne tarda pas à s'ouvrir. Une belle jeune femme apparut sur le porche. Des cheveux blé mûr, des lèvres sensuelles, de beaux yeux clairs : Manon était une superbe jeune femme. Elle me jeta un regard étonné mais bienveillant et me pria gentiment d'entrer.

— Quel bon vent t'amène, Aurore ?

— Je passais juste dans le coin, répondis-je nerveusement.

— Veux-tu un café ? proposa-t-elle en se dirigeant vers le salon.

— Je veux bien.

Je suivis Manon dans une vaste pièce où elle m'invita à m'asseoir. Ce que je fis sans me faire prier.

Je profitai de son absence pour regarder autour de moi : de lourds fauteuils, un superbe écran et une table basse... Le salon était décoré avec beaucoup de goût. J'étais replongée dans mes sombres pensées quand Manon déposa deux tasses de café fumant devant nous.

Après quelques minutes de silence, je me levai et me dirigeai brutalement vers la fenêtre. Je regardai à peine les arbres qui commençaient à fleurir : je ne devais pas trop réfléchir. J'avais un contrat à remplir et quoi qu'il pût m'en coûter, je devais le mener à bien. Je me retournai vivement et lançai :

— Je suis venue ici pour une raison bien précise.

— Laquelle ?

— J'ai une proposition à te faire.

— Je t'écoute, répondit simplement Manon, me fixant attentivement.

— Franky, te souviens-tu de lui ? commençai-je d'un ton sciemment cynique.

Le visage de Manon devint grave.

— Difficile de l'oublier.

— Il te trouve tout à fait à son goût. Il aimerait donc faire plus ample connaissance avec toi.

Un silence tomba. Manon le rompit en me lançant d'une voix hésitante :

— Qu'entends-tu par « plus ample connaissance » ?

— D'après toi ? C'est pourtant facile à deviner, non ?

— En effet. Qui te dit que je vais accepter quelque chose d'aussi absurde ? demanda-t-elle sèchement.

— Je ne sais pas. Ça, peut être, répondis-je en sortant un flingue de ma veste.

Devant le pistolet, elle pâlit. Elle commença d'une voix qui se voulait assurée :

— Peut-on savoir où tu t'es procurée cette arme ?

— Tu ne devrais pas te préoccuper de cela. Ce qui compte, c'est ce qui va se passer pour toi dans quelques minutes, répondis-je d'un ton léger.

— Ah oui ? Et que va-t-il donc m'arriver ?

— Oh, tu veux vraiment le savoir ? C'est très simple, Franky va se pointer, t'emmener et faire avec toi ce que bon lui semble, expliquais-je amusée.

— Tu as l'air de trouver ça drôle en plus ? Que t'a-t-il promis en retour ? Quelques grammes de coke ?

— Ça, ce ne sont pas tes oignons, répondis-je en contractant légèrement la mâchoire

— Possible mais tu sais très bien ce qui va m'arriver. Ne me fais surtout pas croire que cela t'est égal, surtout à toi.

— Peut-être que oui, peut-être que non.

— Arrête ça, Aurore. Tu sais très bien ce que ça fait toi, de subir ce genre de chose. C'est vraiment ce que tu veux ? Que j'aie mal comme toi tu as eu mal ? Que je souffre comme toi tu as souffert ? demanda-t-elle d'une voix soudain empreint de douceur. Pas toi, Aurore, c'est impossible. Ce n'est pas ton genre de vendre l'une de tes amie à un sale type !

Au son de sa voix et consciente qu'elle avait raison, je sentis mon courage faiblir. Je détournai vivement les yeux. Ne pas flancher, ne surtout pas flancher !

Manon n'avait pas l'air d'en mener large, sa respiration s'était accélérée, son tee-shirt fluide se soulevait plus rapidement.

— Écoute Aurore, je peux t'aider, mais ce que tu es en train de faire ne résoudra rien et tu le sais. Rappelle-toi la douleur après que quelqu'un ait abusé de ton corps. À l'époque, je t'avais aidée. Le temps n'efface rien, les blessures restent à jamais. Si quelqu'un peut le savoir, c'est bien toi. Est-ce la même chose que tu veux me faire vivre ? Le même cauchemar que toi ? Il existe d'autres solutions, fais-moi confiance.

Manon vit mes yeux clairs s'assombrir et ma main tenant le revolver trembler un peu. S'apercevant de mon trouble, elle posa une main apaisante sur mon poignet. Je tressaillis légèrement. Mon regard se perdit alors dans le lointain et mon esprit bascula dans ce passé si sombre. La douleur cuisante vint me percuter de plein fouet. Malgré le temps qui s'était écoulé, la souffrance persistait, aussi tenace qu'une sangsue.

Imaginant simplement le sort que je réservais à Manon, mes sourcils se froncèrent malgré moi. Je n'avais aucun droit de lui faire vivre cela. Je ne souhaitais cette épreuve à personne, pas même à ma pire ennemie. Et Manon, qui m'avait toujours soutenue, était bien loin d'être ma pire ennemie.

De guerre lasse, je baissai mon arme en poussant un long soupir. Un profond silence plana sur la pièce. Sans oser la regarder, je demandai d'une voix mal assurée :

— Puis-je téléphoner ?

— Oui, bien sûr.

— Ne t'inquiète pas, je ne compte pas appeler Franky. Il ne me reste plus qu'à avertir les flics, la rassurai-je tout en attrapant la carte de visite qu'un inspecteur de police m'avait donnée.

La conversation fut rapide. Il me promit de faire vite.

Quelques minutes plus tard, j'entendis une voiture se garer près de la maison. Je jetai un coup d'œil par la fenêtre : j'aurais reconnu cette longue silhouette entre toutes...

Chris Mayer, ce cher inspecteur de police, gravit rapidement l'allée et frappa deux coups brefs à la porte. Sans attendre de réponse, il franchit le hall d'entrée. Je le détaillai sans vergogne : silhouette efflanquée, regard bleu acier, barbe naissante, il avait plus l'allure d'un voyou que celle d'un policier. Je lui résumai rapidement la situation. Il m'écouta en hochant la tête, parut réfléchir, puis lança :

— Nous allons attendre tranquillement ce Franky. Quant à vous, Manon, nous allons vous placer dès maintenant sous surveillance.

— Et Aurore ? demanda Manon en me jetant un rapide coup d'œil.

— Aurore ? Que vais-je bien pouvoir faire d'elle ?

— Elle a besoin d'être aidée. Pas très loin d'ici, il existe un centre de désintoxication et de sécurité de témoins. Peu de personnes connaissent cet endroit. Elle y sera en sécurité si Franky voulait se venger. Une de mes amies psychiatres y travaille. Je pense qu'il pourrait tout à fait convenir à Aurore. Les places y sont chères, mais je vais peut-être pouvoir arranger ça.

— Qu'en penses-tu, Aurore ? me demanda Chris.

— Attends, moi aller dans un centre de désintox ? Mais tu rêves là !

— Je ne crois pas, non. En fait, tu n'as pas le choix.

— Ce qui veut dire ?

— Faut-il te rappeler que, non seulement tu consommes, mais en plus, tu revends ?

Je lui lançai un regard provocant.

— Ben vas-y, fouille-moi, te gêne surtout pas !

— Inutile, je te connais bien. Ce n'est pas la première fois que nous nous retrouvons dans cette situation. Je t'avais prévenue, Aurore.

— Et si je refuse ? lui lançai-je, le regard furibond.

— Soit tu vas dans ce centre, soit je te boucle ! lâcha Chris.

— Mais c'est du chantage ! C'est dégueulasse !

— Peut-être, mais c'est ainsi.

Je le fixai un moment : son visage était sérieux. Il avait cet air buté que je lui connaissais bien, il ne changerait pas d'avis. Je finis par marmonner :

— OK, je vais y aller dans ce foutu centre.

— J'appelle tout de suite Laurine, proposa Manon en se dirigeant vers le téléphone.

La conversation fut brève. Lorsqu'elle raccrocha, elle semblait satisfaite de ce court entretien.

— C'est bon, elle peut l'accueillir dès ce soir.

— Parfait, confirma Chris.

Un bruit de voiture nous fit sursauter. Chris lança quelques ordres brefs dans son talkie-walkie. Nous

entendîmes une course-poursuite, des portes claquer, puis plus rien. Chris se dirigea vers la fenêtre, souleva le rideau et lança :

— Intervention terminée. Je vous laisse Mesdames. Manon, emmenez Aurore à cet endroit. Un de mes hommes va vous suivre. Moi, je m'en vais. À bientôt.

— Oui, à bientôt et merci, lui répondit Manon en le raccompagnant.

— Au revoir Aurore, lança Chris, me jetant un regard plus appuyé.

— Ouais, salut.

Une fois Chris parti, Manon vint vers moi.

— On y va ?

Je me levai et marmonnai un vague « j'arrive » en guise de réponse.

Mais avant de partir, je lui lançai :

— Manon ?

— Oui Aurore ? fit Manon, m'encourageant du regard.

J'hésitai un court moment, me mordillai les lèvres puis lâchai en soupirant :

— Non, rien.

Manon parut ou voulut dire quelque chose, mais se ravisa. Nous franchîmes le seuil de la porte sans un mot.

Pendant le trajet, Manon fut la seule à parler. Prise dans mes pensées, je me contentais juste de répondre par un hochement de tête ou un vague marmonnement. Dans ma tête, cela bouillonnait : « Qu'est ce que j'allais foutre dans ce centre ? Que va-t-il se passer pour moi là-bas ? Et surtout : arriveront-ils à me faire parler ? ».

Une demi-heure plus tard, Manon ralentit en s'approchant d'une longue bâtisse aux tons chauds et aux couleurs vives. Une fois arrêtées, elle me regarda un long moment et me lança :

— On y va ?

— C'est parti.

Sortant de la voiture, j'en profitai pour m'étirer comme un jeune chat. Manon se dirigea vers le portail et appuya sur l'interphone. Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit et une jolie jeune femme en sortit. J'eus tout le loisir de la scruter pendant qu'elle descendait les marches. Blonde, les cheveux mi-longs, sa tenue vestimentaire laissait apparaître une silhouette à la fois élancée et sportive. Son visage aux traits fins, réguliers, exprimait la gentillesse et la douceur. Lorsque je vis son regard se poser sur Manon puis s'attarder sur moi, je fronçai immédiatement les sourcils. Ses yeux fixés sur moi semblaient vouloir transpercer mon âme. Je me sentis de suite en danger. Mon cœur s'accéléra comme à chaque fois que je me trouvais confrontée à ce style de personne. Manon franchit le seuil et salua chaleureusement Laurine, puis me lança d'un ton enjoué :

— Bonjour, Aurore. Bienvenue ! Tu vas voir, tu vas te sentir bien ici.

— Ouais, c'est ça, ricanai-je.

Je la vis lever un sourcil étonné. Ce fut Manon qui intervint :

— Elle aime jouer les dures à cuire, mais elle devient sensible et touchante quand elle se sent en confiance.

— Il n'y a aucun souci. Elle est entre de bonnes mains, répondit Laurine qui ne semblait nullement impressionnée par mon attitude hermétique.

Elles discutèrent longuement. Moi, le visage fermé, j'attendais que cette femme consente à me faire entrer dans « cette prison » comme je l'appelais déjà. Tout en jaugeant Laurine du regard, je me fis cette longue réflexion : Je n'avais aucune envie de parler, ni même faire le moindre effort. J'avais plutôt le désir de provoquer, tester et rester dans une attitude butée. Ces derniers jours, à cause d'une espèce de tension interne assez inexplicable, un rien me faisait exploser. Cette tension ne me quittait que dans mon sommeil, souvent bref et interrompu par des réveils brutaux.

— Aurore, je vais te laisser. Essaie de bien te comporter, ça serait plus agréable pour tout le monde.

— Oui, on verra, répondis-je, haussant les épaules.

Regardant Manon s'éloigner, je sentis ma gorge se serrer et poussai un vague soupir. Je grimpai lentement les quelques marches qui me séparaient du centre. Quelques tableaux savamment accrochés donnaient un air chaleureux à l'entrée. Celle-ci conduisait directement sur un immense hall au carrelage immaculé et aux murs beiges. Dans le fond, un escalier de marbre blanc, à droite et à gauche de celui-ci deux autres couloirs dont je ne pouvais voir l'étendue. Je suivis Laurine au milieu de ce dédale. Au bout de quelques minutes de silence, elle prit la parole.

— Tu vas te présenter à la directrice. Elle t'expliquera le règlement intérieur. Ensuite, tu auras tout loisir pour

faire plus ample connaissance avec les autres pensionnaires.

Laurine vit mon visage se durcir.

— Suis-je obligée d'aller chez la directrice ?

— Oui, tu ne peux pas y échapper.

— Super. C'est par où ?

Laurine m'indiqua rapidement le chemin.

Le bureau se situait dans la partie la plus au sud de l'établissement. Sur la porte, un simple nom et en dessous sa fonction. Je frappai un coup bref, une voix agréable m'invita à entrer. Je franchis le seuil sans conviction.

Levant les yeux, je croisai un regard à la fois sombre et direct. Une belle jeune femme aux cheveux bruns, vêtue d'un simple jean, vint à ma rencontre. Je décidai sur le champ que je mettrai tout en œuvre pour qu'elle ne puisse jamais savoir ce que je cachais au fond de moi. J'étais quelqu'un de déterminée - voire butée - et je savais déjà que ce trait de caractère allait forcément renforcer le masque qui me servait d'armure depuis des années. Elle me tendit la main et se présenta :

— Bonjour, je m'appelle Kristen. Je suis la directrice de cet établissement. Assieds-toi je t'en prie.

Je m'installais sans rien dire dans l'un des deux fauteuils de cette pièce claire et chaude qui poussait à la confiance.

— Je vais t'expliquer ce que tu dois savoir en priorité sur le centre.

Pendant près d'une demi-heure, elle me détailla le règlement du service et son fonctionnement. Je l'écoutais d'une oreille distraite, les yeux rivés à la fenêtre d'où je

pouvais apercevoir les grands arbres du gigantesque parc. Kristen s'en rendit compte, mais ne s'en offusqua pas et continua son discours. Ce jour-là, la directrice de l'établissement n'entendit pas le son de ma voix.

Je sortis du bureau la tête farcie de « Tu peux faire ceci, mais tu n'as pas le droit de faire cela ». Plus tard, je fis connaissance avec les autres résidentes ou patientes. Certaines têtes me semblaient plutôt sympathiques, alors que d'autres me laissaient indifférentes.

- 1 -

L'une des patientes, Karen, me conduisit au premier étage de la grande bâtisse. Un large couloir distribuait une impressionnante quantité de portes. La mienne ressemblait d'avantage à une chambre d'hôtel ou plutôt à une suite luxueuse qu'à une chambre d'un centre de désintoxication. Un superbe lit confortable, un bureau, une chaise, un profond fauteuil meublaient la pièce aux couleurs chaudes. Tout dans ce centre avait été pensé pour le bien-être des résidentes, pour qu'elles s'y sentent en confiance. Une belle salle de bains composée d'une douche, d'une baignoire et d'un lavabo achevait de parfaire mon nouveau lieu de vie. Je défis mes bagages, pas plus motivée que ça.

Quelques minutes plus tard, je descendis l'escalier et entrai dans l'immense self de l'établissement. Je dînai sans appétit. Les yeux dans le vague, je parlais peu et partis me coucher tôt. Allongée sur mon lit, les yeux fixés au plafond, je me demandais ce qui allait se passer pour moi ici. Je ne réussis à m'endormir que tard dans la nuit. Le réveil me secoua. Marmonnant une vague insulte, je l'éteignis brutalement. Pas très bien réveillée, je filai sous la douche. Le jet puissant de celle-ci finit par m'éclaircir les idées.

Ce jour là, j'atterris dans mon premier groupe de parole. Je regardais les visages un peu graves de chacune des participantes. Un peu mal à l'aise, je me demandais ce que je faisais là, et si quelqu'un se risquerait ou non à me forcer à parler.

Cette fois-ci, la responsable qui présidait la séance sembla se contenter de ma vague présentation.

Plus tard, dans la journée, Karen m'expliqua qu'il y avait dans le centre des activités « obligatoires » et « facultatives ». Ici, nous pouvions nous inscrire à de nombreux cours : français, maths, informatique ainsi que des travaux manuels (poterie, peinture...). La consultation chez la psy faisait partie des choses « obligatoires », tout comme les groupes de parole. Je me contentai de grimacer, pas ravie du tout d'avoir appris cela.

En consultant le planning que m'avait dactylographié la secrétaire de l'établissement, je cherchai de suite le premier rendez vous avec la psychiatre. Je sentis mon cœur faire un bond quand je le vis noté pour l'après-midi même. « Décidément, on ne perd pas de temps ici » pensais-je.

J'entrai dans le bureau de Laurine en traînant les pieds et m'assis, le visage renfrogné. Je jetais un œil autour de moi. Son bureau était clair et quelques tableaux neutres étaient accrochés sur les murs immaculés. Au milieu de la pièce trônaient deux profonds fauteuils confortables. Laurine était installée dans l'un deux et me regardait attentivement.

— Bonjour, comment vas-tu ? me demanda-t-elle gentiment.

— Ça va comme ça doit aller.

— Pas trop difficile ta première nuit ?

— Comme une première nuit, répondis-je du tac au tac.

— Je vois.

Un léger silence tomba, et ce fut elle qui le brisa en me jetant :

— Si tu veux t’amuser à ce petit jeu, ce n’est pas un problème. Moi, j’ai tout mon temps.

— Ça tombe bien, moi aussi, rétorquai-je froidement.

— Mais tu sais, au final, le résultat sera le même, continua Laurine.

— C'est-à-dire ? ironisai-je.

— Tu finiras par te lâcher, ne serait ce qu’un peu, jeta Laurine d’un ton neutre.

— C’est ce que nous verrons, conclus-je, la défiant du regard.

Nous nous mesurâmes un long moment. Ce fut moi qui détournai la première les yeux, mais je fus certaine qu’elle n’en tira aucune satisfaction. L’entretien s’arrêta quelques minutes plus tard. Je me rendis à l’infirmierie munie d’une ordonnance. Là encore, tout avait été soigneusement prévu. Nous avions un pilulier pour la semaine. Quand je vis les quelques cachets qui y étaient, je fronçais les sourcils. Je n’avais pas l’habitude de prendre des médicaments, j’espérais simplement que ceux-là ne m’endormiraient pas trop.

Karen me demanda comment s’était passé mon premier entretien. J’éludais sa question en lui demandant si le planning de la semaine était fixe ou non. En me couchant

ce même soir, je ne pus m'empêcher de repenser à cette première entrevue. Déterminée et avant de sombrer dans le sommeil, je me promis de lutter pour ne pas parler.

Pourtant et je ne pus me l'expliquer, dès le lendemain au groupe de parole, je me lâchai un peu.

Deux jours plus tard, retour dans le bureau de Laurine.

— J'ai appris que tu commences à te livrer un peu dans les groupes de paroles, c'est très bien, me félicita t elle.

— Si vous le dites, fis-je en haussant les épaules, indifférente.

— Peux-tu me rappeler pourquoi es-tu ici ?

— Vous le savez très bien.

— J'aimerais connaître ta version de l'histoire.

— Et pourquoi ? À quoi ça vous avancerait-il ? questionnai-je d'un ton moqueur.

— Je souhaiterais seulement que tu me dises ce que tu penses de tout ça. C'est tout.

— Très bien. Que voulez-vous savoir ? Comment j'ai failli livrer à mon dealer une de mes amies ? C'est un sinistre comportement, ne trouvez-vous pas ? lançai-je sarcastique.

— Ici, ce que je pense n'a aucune importance. Ce qui compte, c'est ce que toi tu ressens.

— Qu'est-ce qu'une pauvre junkie comme moi pourrait bien en penser ?

— À toi de me le dire, proposa chaleureusement Laurine.

Je sentis ma mâchoire se crispier, je détournai les yeux et marmonnai :

— Disons que je pensais ne pas avoir d'autre choix.

— Et maintenant ?

— Je n'ai pas envie de vous répondre.

— Pourquoi ?

— Parce que vous croyez m'impressionner ? Je n'en ai rien à foutre de vous et de votre dispensaire de merde ! répliquai-je vertement.

— Très bien, tu veux le prendre comme ça ? Libre à toi, mais dis-toi bien que de te comporter ainsi, dans ce bureau, ne t'avancera à rien.

— C'est ce que nous verrons, la provoquai-je en me levant.

— Où vas-tu ?

— Je me casse, j'en ai marre de vos questions à la con ! répliquai-je en la fusillant du regard.

Je sortis en claquant violemment la porte.

Je me dirigeai à grandes enjambées vers la salle de sport. C'était un gymnase au parquet clair avec d'immenses baies vitrées. Il était composé de ce qu'il fallait pour nous défouler : punching-ball, gants de boxe, ring.

Plus loin, tout ce qu'un gymnaste rêvait d'avoir était à sa disposition pour s'entraîner. Je compris de suite que je passerai beaucoup de temps dans cette pièce. Je frappai de toutes mes forces des poings et des pieds le sac de sable, ce qui me fit beaucoup de bien. En sortant j'évitais Karen,

pris une douche, mangeai rapidement et partis me coucher.

Sans pouvoir me fixer sur autre chose, je repassais le film de ma courte conversation avec Laurine. Malgré moi, je sentis une once de nervosité mêlée d'agacement me taquiner. Je cherchais, une fois de plus, le sommeil. Celui-ci fut difficile à venir. Pendant deux jours, je me refusais d'y penser, je me surpris pourtant imaginer le nouvel entretien avec Laurine. Celui-ci arriva beaucoup plus vite que je ne l'aurais voulu.

Adoptant une autre tactique, je m'assis nonchalamment sur une chaise, puis posai mes pieds sur le bureau.

— Retire tes pieds tout de suite, s'il te plaît.

— Et si je ne veux pas ? répondis-je, la défiant du regard.

— Enlève tes pieds de ce bureau, répéta Laurine d'une voix aussi tranquille que ferme.

Surprise d'entendre ce ton dans sa voix, je fus désarmée malgré moi. Avec un soupir agacé, j'obéis tout en la toisant d'un regard aussi moqueur qu'arrogant. Au bout de quelques minutes, elle me proposa :

— Si nous reprenions là où nous nous étions arrêtées la dernière fois ?

Sans même daigner lui répondre, je hochai vaguement la tête.

— De toute façon, toi et moi savons fort bien pourquoi tu as finalement opté pour appeler les policiers.

Je la scrutai attentivement. Rien chez elle ne montrait qu'elle pouvait ou était au courant de quoi que ce soit.

Pourtant, elle avait une telle façon de me regarder, comme si elle savait... Prêchait-elle le faux pour savoir le vrai ?

— Hum, si vous le dites, répliquai-je prudemment.

— Peut-être est-ce parce que toi-même, tu as subi quelque chose de très douloureux et que tu n'as pas voulu le faire vivre à Manon ?

À ces mots, mon visage s'assombrit, une sonnette d'alarme retentit dans mon cerveau et je serrai les poings aussi fort que je le pus.

— Vous ne connaissez rien de ma vie, alors arrêtez de dire des conneries !

— Effectivement, je ne sais pas grand-chose de toi. Si tu daignais te confier un peu, ça me faciliterait la tâche, ne crois-tu pas ?

Je la fusillai du regard.

— Vous faciliter la tâche ? Vous rigolez là ? Sachez que je n'ai jamais demandé à venir dans ce centre pourri et vous, je ne vous ai rien demandé non plus !

— En effet, mais maintenant tu es là et tu n'as pas vraiment le choix. Le jour où tu comprendras que si tu veux t'en sortir, tu dois passer par la case « te lâcher et te détendre un peu », nous avancerons.

— Vous pouvez toujours courir !

Laurine ne parut nullement impressionnée par ma soudaine colère. Les bras croisés, les yeux fixés sur moi, elle attendait tranquillement que je me calme et que je recommence à parler. Voyant que je ne pourrais pas m'en sortir par une pirouette, je poussais un soupir et capitulai :

— Que voulez-vous savoir ? Comment je me procurais cette came ?

— Entre autres.

— Ce n'est pas difficile, je me prostituais ! lâchai-je d'une voix sciemment provocante.

— Ça ne me surprend pas, beaucoup de junkies le font pour payer leurs doses.

— Ouais. Je vois que vous avez l'air de bien connaître le problème, à croire que vous en avez fait l'expérience personnellement !

Laurine me regarda sans daigner répondre à ma provocation.

Devant mon regard et mon visage butés, elle comprit qu'elle ne pourrait rien obtenir de plus constructif aujourd'hui. Elle finit donc par céder en soupirant :

— Je vois que tu ne veux toujours pas te livrer. Ce n'est pas grave, ça viendra.

Je repartis quelques minutes plus tard sans avoir révélé grand-chose de mon passé. Je fus tendue toute la soirée, refusant de lâcher prise, ne serait-ce qu'un peu. Comme il fallait s'y attendre, mon sommeil fut agité.

Le lendemain, une fois mon petit-déjeuner avalé, je me surpris à discuter avec Karen. Celle-ci était une superbe jeune femme à peine plus âgée que moi. Son visage inspirait confiance. Quand je lui parlais, ses yeux attentifs ne me quittaient pas. Bizarrement, moi qui avais fini par me méfier de tout et de tout le monde, je me sentais bien avec elle. Mieux encore, je n'hésitais pas à me livrer un peu. Un sentiment amical commençait même à nous lier.

— Dis-moi, que penses-tu de Laurine ?

— À quel niveau ?

— Est-elle une psychiatre compétente ou une mauvaise thérapeute ? Est-elle douée ou pas ?

— Où veux-tu en venir, Aurore ?

— Je ne sais pas, je m'interroge. Crois-tu qu'elle finira par lâcher prise et me laisser tranquille ?

— Si tu demandes si elle peut ou non te faire craquer, la réponse est oui, répondit Karen.

— Pourquoi es-tu aussi catégorique ?

— C'est très simple, toutes les filles ont commencé par la défier et elles ont toutes échoué. Tu feras comme les autres, tu craqueras.

— Ah oui ? Et qu'en sais-tu, toi ? demandai-je nerveusement.

— C'est bien simple, j'y suis passée. D'abord, Laurine observe tes réactions par rapport à ses questions, et dès qu'elle connaît tes failles et tes faiblesses, elle s'y engouffre et ne te lâche plus.

— Mais c'est dégueulasse !

— Peut-être, mais c'est ainsi ! répondit Karen fataliste.

Malgré mon attitude fuyante et sur les conseils de Karen, je m'étais intégrée à un groupe de résidentes plutôt sympathiques. Celui-ci me permettait de m'évader un peu et d'éviter de penser à ces maudits entretiens. Ce jour-là, alors que je parlais bruyamment avec d'autres filles, Laurine passa devant nous, nous saluant d'un charmant sourire. En guise de réponse, je la fusillai du regard. Une des filles me lança :

— Et bien, que t'a fait Laurine pour que tu la regardes ainsi ?

— Rien. Elle m'agace, c'est tout !

— Elle a touché un point sensible chez toi ?

— On peut dire ça comme ça, marmonnai-je.

— Un conseil, laisse tomber, ne la provoque pas, ça va juste l'inciter à s'occuper d'avantage de ton cas, m'avertit Karen.

— Génial.

— Eh oui, c'est comme ça, ma toute belle ! jeta Océane, une charmante jeune femme du groupe, en éclatant de rire.

— Ouais, admettons ! éludai-je en changeant vite de sujet de conversation.

Je jetai alors un coup d'œil à ma montre : le cours de poterie allait commencer. D'habitude, j'adorais y participer, mais aujourd'hui, me concentrer était impossible tellement la thérapie avec Laurine me perturbait.

De plus, ce putain de mal de crâne qui ne me lâchait pas depuis le matin n'arrangeait rien. Juste à la fin du cours, je me traînai comme je pus jusqu'à son bureau.

— Bonjour, comment vas tu ? demanda-t-elle, me proposant un siège de la main.

— Ça va.

— Tu n'as pas l'air au mieux de ta forme ?

— J'ai un peu mal au crâne ces temps-ci, reconnus-je à contrecœur.

— Je vois, ressens-tu également des douleurs gastriques ?

— Oui.

— Tends le bras devant toi.

— Pour quoi faire ? demandai-je soupçonneuse.

— S'il te plaît, insista gentiment mais fermement Laurine.

Avec un soupir, je tendis mon bras, ma main se mit à trembler. Vaguement mal à l'aise, je le rabaissai rapidement.

— Ça fait combien de temps que tu as ces symptômes ? demanda Laurine.

Je haussais les épaules.

— Je ne sais pas, une semaine peut-être.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé avant Aurore ? Tu es en manque, tu dois souffrir terriblement, lança gravement Laurine.

— Ça va, fis-je, jouant les dures.

Après un bref silence, je finis par lui demander :

— Et qu'est-ce que cela aurait changé ?

— Si tu étais venue me voir plutôt, j'aurais augmenté les doses de ton médicament de substitution. Cela t'aurait évité de souffrir inutilement une semaine de plus, expliqua gentiment Laurine.

— C'est vrai ? lançai-je très étonnée.

— Bien sûr. Aurore, écoute-moi, je ne suis pas ton ennemie, je ne veux que ton bien et le jour où tu l'auras compris, ça ira mieux, ne crois-tu pas ?

Je sentis ma mâchoire se crispier et sans grande conviction, je finis par approuver :

— Peut-être.

— Bon, voilà ce que l'on va faire, je vais te prescrire une nouvelle ordonnance pour le « Subutex ». Tu vas directement prendre le complément à l'infirmerie. Nous nous revoyons, disons la semaine prochaine, cela ira pour toi ?

— Vous ne voulez pas me revoir avant ? dis-je, étonnée.

— Non, je préfère que tu ailles mieux physiquement. J'imagine combien ça doit être pénible d'être en manque. Est-ce que tu veux une dispense pour certains cours un peu plus difficiles ?

— Non. Avec l'augmentation du « Subu », ça devrait aller.

— Comme tu veux, mais si cela ne va pas mieux, promets-moi de revenir immédiatement m'en parler.

— Oui, je viendrai.

— Je ne vais pas t'embêter davantage, va vite te reposer. Je passerai le mot pour demain et après-demain afin qu'on ne te malmène pas trop, d'accord ?

— Comme vous voulez, merci.

Je me levai péniblement et sortis de son bureau. Je me rendis directement vers l'infirmerie, puis filai au lit. Je dormis mal cette nuit, mais pour une fois ce n'étaient pas les entretiens avec Laurine qui me perturbaient. Cette difficulté à trouver le sommeil était simplement une manifestation physique du syndrome de manque.

Le lendemain matin, je traînai toute la journée avec un mal de ventre. Mes mains, à chacun de mes gestes, tremblaient de plus en plus. « Putain de saleté de manque ! » pensai-je. Certes, celui-ci était moins

douloureux que celui que l'on ressent lorsqu'on se shoote, mais ce n'est pas très agréable non plus. Les jours passèrent sans événement notable.

Une semaine plus tard, ce fut tout sourire et détendue que je pénétrai dans le bureau de Laurine.

— Salut Laurine, déclarai-je en m'affalant sur une chaise.

— Bonjour, Aurore. Tu as l'air d'aller beaucoup mieux, je veux dire physiquement. Ça fait plaisir.

— Oui, je crois que je me suis enfin débarrassée de ce syndrome de manque.

— Tu m'en vois ravie.

Je l'évaluai du regard, mes mains se tordant nerveusement.

— Euh, Laurine...

— Oui ?

— Je voulais vous remercier pour m'avoir évitée d'assister aux cours les plus pénibles. Ça m'a permis de bien me reposer. C'était sympa de votre part, marmonnai-je, soudainement mal à l'aise.

— C'est tout à fait normal, ça fait également partie de mon travail.

— Oui, admettons, bredouillai-je.

— Si nous continuions cette petite séance ? proposa Laurine.

— Si vous voulez, acceptai-je, tout de suite beaucoup moins enthousiaste.

— Nous allons retracer chronologiquement ton passé.

— Ça va donner...

Le début de la séance se déroula sans problème. Alors que Laurine me posait une question simple, je fus incapable d'y répondre. Au bout d'un moment, je poussai un soupir et déclarai :

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas ou tu ne souhaites pas en parler ?

— Non, je ne sais pas, je ne m'en souviens plus.

— D'accord, d'accord, ce n'est pas grave, me rassura Laurine.

— Ouais, admettons.

Laurine venait de toucher un point sensible et avait découvert sans le savoir une infime partie de mon passée. La question qui restait pour l'instant en suspend était la suivante : combien de temps mettrait-elle pour en découvrir plus ? Évidemment, cette question demeura sans réponse.

Mes réflexions me conduisirent aussi à une autre évidence : Laurine était douée, très douée. « Et si un jour, elle réussissait à découvrir la vérité ? » pensais-je tout bas.

Deux jours plus tard, j'étais à nouveau dans son bureau, complètement épuisée.

— Bonjour, comment ça va aujourd'hui ? s'inquiéta Laurine.

— Oh, ça va.

— Non, à vrai dire ça n'a pas l'air d'aller fort, rectifia-t-elle, me regardant attentivement.

— Peut-être qu'effectivement ça ne va pas trop bien, reconnus-je dans un souffle.

— Que se passe-t-il ?

— Rien de bien grave.

— Mais encore ? Veux-tu m'en parler ? proposa Laurine.

— Il n'y a pas grand-chose à dire, hésitai-je. En fait, il n'y a rien à dire, finis-je par dire, butée.

— Je vois. Tu peux continuer comme ça pendant des jours, mais tu seras fatiguée avant moi, prévint sérieusement Laurine.

— C'est ce que nous verrons ! Fis-je en la fusillant du regard.

Laurine n'en fut nullement impressionnée. Elle me demanda à nouveau :

— Peux-tu me dire pourquoi tu fais cette tête ? Je sais que tu souffres. Parler, ne serait-ce qu'un peu, te ferait du bien, me conseilla-t-elle chaudement.

— Décidément vous, vous ne lâchez jamais, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Puisque de toute façon, je n'aurai visiblement pas la paix, ce qui me perturbe, c'est de ne pas avoir réussi à répondre à l'une de vos questions lors de la dernière séance.

— Quelle question ?

— Le début de mes shoots.

— Où est le problème ?

— Je ne sais pas. En fait, je ne me rappelle plus de rien, lâchai-je d'une voix devenue tendue.

— Et ton dernier souvenir remonte à combien de temps ?

— Quelques années, tout au plus, affirmai-je sans hésiter.

— Et avant ?

— C'est le trou noir. Quelques bribes de mon enfance sont claires, mais tout ce qui s'est déroulé entre... disons mes quatorze ans jusqu'à mes vingt et un ans, il ne reste plus rien. Ça m'inquiète vraiment.

— Il ne faut surtout pas forcer les choses. Tes souvenirs finiront par remonter à la surface, mais ne brusque rien, d'accord ?

— D'accord.

— Une dernière chose Aurore. Si tu te rappelles de quoi que ce soit, j'aimerais que tu m'en parles. Je peux compter sur toi ?

Laurine me sentit hésiter. Ce fut les yeux baissés que je marmonnai à contrecœur et sans conviction :

— Oui, je vous en parlerai. J'essaierai en tout cas.

— Essayer me convient tout à fait, nous pouvons donc continuer.

Je ressortis un peu secouée. Le soir même, je me regardai dans la glace, me détaillant sans complaisance : un visage ovale, des yeux gris vert tachetés de bleu, des cheveux tombant sur les épaules, châains clairs, un corps bronzé et musclé qui dévoilait que j'avais dû faire

beaucoup de sport. J'avais également un regard très expressif. J'avais conscience que lorsque mes yeux se posaient sur une personne, celle-ci savait exactement ce que je pensais d'elle. En fouillant dans ma mémoire, je revis plusieurs images d'hommes se retournant sur mon passage et je me souvenais de leur regard pour la plupart appréciateur et pour d'autres un peu malsain et rempli de désirs... Je poussai un soupir et partis me coucher.

Je m'endormis comme une masse, me réveillai malheureusement en sursaut vers deux heures, puis une nouvelle fois une heure plus tard. « Génial, il ne manquait plus que ça... » pensai-je.

Le lendemain, en cours de gym, mon premier flash apparut. Je déglutis difficilement et continuai l'exercice que demandait le prof, m'arrangeant comme je pus pour ne rien laisser transparaître.

Au bout d'une semaine, je commençais à être sérieusement touchée physiquement parce que je n'arrivais plus à fermer l'œil, et psychologiquement car je commençai à souffrir de plus en plus. Alors un soir, je me dirigeai vers la pharmacie et demandai à Anne-Laure, sans trop y croire :

— Pourrais-je avoir quelque chose pour dormir ?

— Aurore, tu connais le règlement aussi bien que moi, tu sais que je ne peux pas te donner de somnifère sans ordonnance.

— Tant pis, ce n'est pas grave, merci quand même, lançai-je en faisant demi-tour.

— Va voir Laurine. Elle te fera une prescription, me conseilla Anne-Laure.

— Ouais, je verrai.

Ce jour-là, je devais rencontrer Laurine. Je m'écroulai littéralement sur ma chaise habituelle.

— Tu as l'air crevée, remarqua-t-elle d'emblée.

— Non, ça va.

— Arrête Aurore, tu as vu la tête que tu as ? Je viens de croiser Anne-Laure tout à l'heure, elle m'a informée que tu lui avais demandé un traitement pour dormir.

— En effet, je ne dors pas très bien en ce moment, reconnus-je à contrecœur.

— Je vois, tu fais des cauchemars, c'est ça ?

— Qui vous l'a dit ? fis-je en fronçant brusquement des sourcils.

— Personne, mais ce n'était pas très difficile à deviner, répondit Laurine d'une voix apaisante.

— Ouais, admettons.

— S'est-il passé autre chose que ces cauchemars ? Même si c'est déjà beaucoup, j'en conviens.

Pour la première fois depuis que j'étais arrivée au centre, je consentis à me livrer un tout petit peu.

— J'ai comme des flashs qui me traversent les yeux.

— Qu'en penses-tu ? Qu'est-ce que cela éveille en toi, Aurore ?

— Je ne sais pas. Tout ce que je peux dire, c'est que c'est crevant.

— Et tu comptes tenir combien de temps comme ça ?

— Le temps qu'il faudra.

Un léger silence tomba. Vaguement mal à l'aise, je croisai et décroisai les mains sans oser ou pouvoir dire autre chose. Je sentis le regard de Laurine peser sur moi, et finalement, elle me demanda d'une voix à la fois grave et douce :

— Qu'attends-tu de moi, Aurore ?

— Peut-être accepteriez-vous de me donner un petit traitement, histoire que je dorme un peu ? proposai-je d'une voix hésitante.

— Pas de problème, je vais te prescrire un léger somnifère associé à un anxiolytique. Ça devrait pouvoir t'aider à te sentir mieux.

— Oui, je crois que j'en ai besoin.

— Pas de soucis, je te le fais de suite.

Je la vis hésiter. Laurine parut chercher ses mots, et finalement elle me demanda :

— Puis-je être franche avec toi Aurore ?

— Ouais.

— Bien, écoute-moi. Je ne suis pas dans ta tête, c'est certain, mais je ne suis pas non plus spécialiste des amnésies post-traumatiques, ce dont tu souffres vraisemblablement. Ce que je te propose, c'est que tu ailles consulter la spécialiste de ce genre de pathologie. Je veux parler de Kristen.

— Kristen ? La directrice ? demandai-je interloquée.

— Oui. En plus d'occuper ce poste, c'est une psychiatre très réputée. C'est la meilleure spécialiste dans les amnésies post-traumatiques que je connaisse, expliqua Laurine.

— Oh, génial, marmonnai-je.

— Qu'en penses-tu ?

— De quoi ? fis-je en fronçant les sourcils.

— Que Kristen assure ton suivi ?

— C'est comme vous voulez.

— Non, ici cela ne fonctionne pas ainsi. Ce qui importe, ce n'est pas ce que je veux, mais c'est ce que tu veux, toi. Sache que je ne ferais jamais quelque chose avec laquelle tu n'es pas d'accord, répondit gravement Laurine.

Je réfléchis quelques instants...

Faire une thérapie avec Kristen ?

En y pensant, je sentis mon cœur battre un peu plus vite et rien qu'imaginer ce que cela pourrait donner, quantité de signaux d'alarme s'allumèrent dans ma tête.

— Puis-je y réfléchir ? demandai-je nerveusement.

— Oui, bien sûr, mais un conseil, n'attends pas trop longtemps. Tes symptômes ne disparaîtront pas uniquement avec le traitement, répondit Laurine en souriant.

— Je sais. Je vous donnerai ma réponse en fin de semaine, ça ira ?

— Ça me convient tout à fait. J'attendrai ta réponse avant d'en parler à Kristen.

— Merci, murmurai-je.

Je sortis de son bureau quelques minutes plus tard.

Pas très loin de celui-ci, il y avait un groupe de pensionnaires plutôt sympas avec lesquelles j'avais pris l'habitude de discuter.

Parmi elles, il y avait Océane. Ah, Océane, une pure beauté ! Brune, les yeux noirs, le teint mat, un corps de rêve, elle se promenait sans cesse avec cet espèce de sourire mi amusé mi charmeur qui la rendait encore un peu plus séduisante. Depuis mon arrivée, elle me faisait les yeux doux. En clair : elle me draguait. Étais-je sensible à son charme ? Difficile à dire. J'étais troublée, émue même. Cependant, la thérapie avec Laurine me perturbait tellement que je n'étais pas en mesure de m'attarder sur les sentiments que je pouvais éprouver pour elle. Tout ce que je pouvais dire, c'est qu'elle m'attirait. C'était indéniable.

Je me dirigeai vers elles, songeuse. Depuis mon arrivée dans ce centre, j'avais la mine pensive ou renfrognée, mais jamais très souriante. Alors que les filles discutaient de tout et de rien, je demandai à Océane, mine de rien :

— Tu savais que Kristen était une ancienne psy ?

— Tout le monde le sait ici, pourquoi ?

— Pour rien, éludai-je. Laurine m'a proposé de me faire suivre par elle.

— Hum, je vois. Tu ne lui as toujours rien dit. Tu refuses de craquer ?

— C'est vrai. Je ne lui ai rien avoué et je ne compte pas lui parler de ma petite vie pendant longtemps, répondis-je d'une voix déterminée.

— Moi, je crois que tu es mal barrée, intervint Karen.

— Pourquoi ?

— Laurine est coriace mais Kristen, à côté : aïe, aïe, aïe, commenta la jeune femme.

Je vis plusieurs résidentes approuver sa remarque.

— Ben quoi ? Qu'est-ce qu'elle a de si terrible, Kristen ?

— Rien, à part qu'elle est encore plus redoutable que Laurine.

— Oh, ça va, Kristen ne me fait pas peur. Je n'ai aucunement l'intention de craquer devant elle, lançai-je d'un ton ferme.

— Tu as l'air bien sûre de toi ? jeta Océane, me regardant bizarrement.

— Effectivement, je le suis, répondis-je avec aplomb.

Je vis Océane réfléchir. Elle finit par dire brutalement :

— Puisque tu as l'air tellement convaincue, tu accepterais bien un petit pari ?

— Je t'écoute.

— J'imagine que tu as remarqué l'attirance que j'ai pour toi ?

— Difficile de ne pas l'avoir noté, répondis-je seulement en souriant.

— Ce que je te propose est très simple. Si tu acceptes d'aller consulter Kristen dans les deux semaines qui suivront la première séance, si tu n'as pas craqué, j'arrêterai de te draguer.

Par contre si je gagne, tu accepteras que je t'embrasse. Sur les lèvres, ça va de soi.

J'entendis quelques filles glousser en entendant sa proposition. Je la dévisageai longuement. Océane était une chouette fille, plutôt mignonne avec beaucoup de charisme, habillée avec classe, et elle ne pouvait laisser

personne indifférent, y compris moi. Je dirais même surtout moi.

— C'est d'accord, prépare-toi à me lâcher les baskets, lâchai-je avec conviction.

— Les filles, vous êtes toutes témoins ? lança Océane à la cantonade.

Elles hochèrent la tête silencieusement en souriant. Ma jeune « adversaire » me jeta un regard un brin provocateur. Apparemment elle était certaine de gagner ce pari. Lors du cours suivant, je me posai mille et une questions. Océane avait l'air de très bien connaître Kristen.

Toute son attitude m'avait prouvé qu'elle ne me donnait pas plus de deux semaines pour craquer, pour accepter de parler de moi. Je commençais à me demander si j'avais fait le bon choix et surtout, si j'avais eu raison d'accepter ce pari stupide.

Pendant plusieurs jours, Océane me rappela ce pacte par ses regards brûlants ou ses allusions à peine voilées. Je commençais à me poser cette question : n'avais-je pas accepté ce pari car je souhaitais inconsciemment ce baiser ?

En fin de semaine, je retournai dans le bureau de Laurine et acceptai sa proposition. Elle m'expliqua qu'elle informerait Kristen le soir même afin que je puisse avoir une première séance dès le lundi suivant. « Génial, au moins, on ne peut pas dire que l'on perde du temps » bougonnai-je.

Je passai un mauvais week-end. La vision de ma première séance avec Kristen et le baiser que je pourrais échanger avec Océane se mélangeaient allègrement dans

ma tête. Le lundi après-midi, je me rendis au secrétariat de Kristen.

— Salut Martine, j'ai rendez-vous avec Kristen.

Je la vis vérifier son agenda. Elle hocha la tête, passa un rapide coup de fil, et me lança en souriant :

— Tu peux y aller, elle t'attend.

— Merci.

J'entrai dans le bureau, le cœur battant. Kristen vint à ma rencontre. Moi, les yeux obstinément baissés, je lui lançai un vague bonjour et me jetai sur la première chaise venue. Elle enregistra mon attitude sans faire de commentaire, puis, retourna s'asseoir dans son profond fauteuil.

— Comment vas-tu ? me demanda-t-elle d'une voix à la fois tranquille et assurée.

— Ça va.

— Est-ce que tu dors mieux ? s'informa-t-elle sur le même ton.

— Oui.

— Sais-tu pourquoi tu es ici, dans ce bureau ?

— Laurine m'a expliqué que je souffrais vraisemblablement d'une amnésie post-traumatique.

— D'après ce qu'elle m'a dit, c'est très probable, mais ce sont nos prochains entretiens qui vont nous le confirmer ou pas.

— Oui, vous avez sûrement raison.

Kristen me regardait attentivement comme si elle tentait de lire dans mes pensées. Gênée par ce regard qui me transperçait, je détournai vivement les yeux.

— Oh, avant de commencer, j'aimerais mettre les choses au clair entre nous, lâcha brusquement Kristen.

— À quel propos ?

— Il y a une rumeur qui circule en ce moment.

— Quel genre de rumeur ? fis-je en fronçant brutalement les sourcils.

— Que tu as fait un pari avec une autre patiente. Si tu te livres dans les deux semaines qui viennent, elle t'embrasserait, lâcha-t-elle amusée.

— Oh, je vois, vous êtes au courant de ça.

— Je crois que tout le dispensaire l'est. Je n'en conclus qu'une seule chose.

Tout en lui jetant un regard inquisiteur, je lui demandais :

— Ah oui ? Et laquelle ?

— Que tu vas te faire embrasser par cette femme. Remarque, si nous mettons ce pari de côté, cela sera très bien pour toi, car tu auras accepté d'avancer dans ta thérapie plutôt que de rester butée à refuser de coopérer, comme tu le fais actuellement, répondit très tranquillement Kristen.

Je plissais les yeux.

— Vous avez l'air bien sûre de vous ?

— Je suis, en effet, certaine de ce que j'avance.

— Et bien, c'est ce que nous verrons.

Elle me dévisagea longuement, et un sourire étira progressivement ses lèvres.

— Je vois. C'est de toi qu'il s'agit, après tout.

— En effet, c'est de moi qu'il s'agit, répliquais-je d'une voix glaciale.

— Inutile d'essayer de me provoquer, Aurore. Avec moi, ça ne fonctionne pas, me prévint Kristen.

— Et bien, c'est ce que nous verrons ! rétorquai-je, une lueur métallique au fond des yeux.

— Parlons d'autre chose, me proposa calmement Kristen.

— Si vous voulez, lançai-je d'une voix indifférente.

— Depuis combien de temps fais tu des cauchemars ?

— Un peu plus d'une semaine.

— Veux-tu m'en parler ?

— Il n'y a pas grand-chose à en dire.

— Mais encore ? insista-t-elle.

— Ce ne sont que des cauchemars. Je ne m'en souviens pas. Fin de la discussion, répliquai-je sombrement.

— Admettons. À part ces cauchemars, autre chose ?

— J'ai comme des flashes. Des images qui se forment devant mes yeux, des voix, des cris, ça reste vague, très vague, expliquai-je de plus en plus tendue.

— C'est normal que tu ne te souviennes pas des détails. Progressivement, cela te reviendra, m'assura Kristen.

— C'est bien ce qui m'inquiète le plus, répliquai-je en grimaçant.

— Je comprends que cela te fasse peur. Simplement, en règle générale, cela se passe ainsi, lança-t-elle d'une voix à la fois calme et tranquille.

— Je n'ai plus qu'à attendre, c'est ça ?

— Oui. Tu vas venir en consultation, disons trois fois par semaine. En parallèle, soit tu continues tes entretiens avec Laurine, soit tu décides de mettre ta thérapie avec elle entre parenthèses. C'est à toi de voir, proposa chaleureusement Kristen.

— Pourquoi ne devrais-je pas continuer à aller chez Laurine ? demandai-je étonnée.

— Cette thérapie avec moi risque de beaucoup te secouer. Je pense qu'il est inutile d'en rajouter, me lança gravement Kristen.

— Je vois. Charmant programme !

— Je préfère te prévenir. Maintenant la balle est dans ton camp, c'est à toi de prendre la décision.

— Oui. Comme d'habitude, marmonnai-je.

Et la séance s'arrêta là. Je repartis de son bureau plus troublée que je l'aurais voulu, et que je l'aurais pensé. Je butai littéralement sur Océane et Karen qui m'attendaient.

— Alors comment cela s'est-il passé ? demanda Karen.

— Bien. Nous allons dire bien.

— Tu as l'air un peu secouée ! intervint Océane.

— C'est ce que m'a annoncé Kristen qui m'a troublée. Je ne sais pas quoi en penser. Cette nana me perturbe, c'est indéniable.

— Ouais, et bien moi, je crois que j'ai d'ores et déjà gagné mon pari, fanfaronna Océane.

— Ne crie pas trop vite victoire. Je n'ai pas dit mon dernier mot, la prévins-je d'une voix redevenue assurée.

— Pour moi, c'est tout vu, jubila Océane.

— Oui. Nous verrons bien, de toute façon, c'est ta santé qui est importante, pas un pari idiot, fit Karen.

Notre conversation s'arrêta là car le cours d'informatique allait commencer et nous étions déjà en retard. Dans l'après-midi, sur les conseils de Kristen, je passai rapidement voir Laurine. Je l'informais que je mettais notre thérapie entre parenthèses. Elle n'en fut pas surprise, apparemment, c'était la procédure habituelle.

Le lendemain, je tombai encore sur Océane qui, après m'avoir offert un regard empli de désir, m'avertit qu'elle comptait les jours jusqu'à notre baiser torride. Ce fut ainsi toute la journée.

Deux jours plus tard, à travers la porte des toilettes, j'entendis la voix de Karen. Elle parlait avec une autre personne.

— Tu ne pourrais pas la lâcher un peu ?

— Oh, c'est seulement un jeu, répondit une voix jeune et riieuse.

« Océane » chuchotai-je.

— Fais gaffe quand même, tu sais qu'elle est fragile. Elle ne dit rien, mais elle en bave avec Kristen, ça se voit rien qu'à la tête qu'elle fait quand elle sort d'une séance. N'en rajoute pas avec ce pari ridicule.

— Oui, je sais, du moins j'imagine qu'elle souffre. Difficile de le savoir vu qu'elle est particulièrement secrète : à moi, elle ne dit rien.

— À moi non plus, elle ne dit rien. Un conseil, vas-y mollo, d'accord ?

— Il n’y aurait que moi, y’aurait pas de soucis. Le problème, c’est que j’ai beaucoup de mal à me contenir quand je suis à ses côtés.

— Comment ça ?

— Je ne peux pas m’empêcher de l’approcher, de la toucher par mégarde. Je peux te parler franchement ?

— Bien sûr.

— Je n’en peux plus. Je la désire comme une folle. Je ne pense plus qu’à ça. Je ne rêve plus que de cette femme. C’est devenu une véritable obsession, confia douloureusement Océane.

— C’est à ce point ? lança gravement Karen.

— J’en ai bien peur. Je suis dingue de cette nana, je n’y peux rien. J’ai beau me dire qu’il faut que je fasse gaffe, y aller doucement, mais ce maudit corps parle à ma place.

— Je comprends. Essaie néanmoins de mettre un peu de distance avec elle. Du moins, tant que ce pari ne sera pas passé et qu’elle ne sera pas d’accord pour sortir avec toi, OK ?

— Oui, je ferai un gros effort, promit Océane.

J’attendis qu’elles partent pour franchir les portes des WC. Tout en me dirigeant vers la sortie, je réfléchissais à ce que j’avais entendu : qu’Océane voulait coucher avec moi, je le savais. Ce n’est pas cela qui me perturbait mais plutôt le fait qu’elle souffre à ce point de ce qu’elle ressentait.

FIN DE L'EXTRAIT

Table des matières

Prologue

- 1 -

- 2 -

- 3 -

- 4 -

- 5 -

- 6 -

- 7 -

- 8 -

- 9 -

- 10 -

Épilogue

À propos de l'auteur